

[Accueil](#)[Revenir à l'accueil](#)[Collection](#)[La correspondance croisée entre François Guizot et Dorothée de Lieven : 1836-1856](#)[Collection](#)[1837-1839 : Vacances gouvernementales](#)[Collection](#)[1837 : Guizot en retrait du gouvernement. Dorothée se sépare de son mari](#)[Collection](#)[1837 \(14 septembre - 5 octobre\) Item40. Val-Richer, Lundi 18 septembre 1837, François Guizot à Dorothée de Lieven](#)

## 40. Val-Richer, Lundi 18 septembre 1837, François Guizot à Dorothée de Lieven

Auteurs : **Guizot, François (1787-1874)**

### Les folios

En passant la souris sur une vignette, le titre de l'image apparaît.

6 Fichier(s)

### Les mots clés

[Conditions matérielles de la correspondance](#), [Deuil](#), [Enfants \(Guizot\)](#), [Relation François-Dorothée](#), [Vie domestique \(François\)](#), [Vie familiale \(François\)](#)

### Relations entre les lettres

Ce document n'a pas de relation indiquée avec un autre document du projet.□

### Présentation

Date 1837-09-18

Genre Correspondance

Editeur de la fiche Marie Dupond & Association François Guizot, projet EMAN (Thalim, CNRS-ENS-Sorbonne nouvelle)

Incipit Oui, moi aussi j'ai bien souvent regardé au Ciel.

Publication Lettres de François Guizot et de la princesse de Lieven (1836-1846), préface de Jean Schlumberger, Paris, Mercure de France, 1963-1964, vol. 1, n°76/104-107

### Information générales

Langue Français

Cote

- 155-156, AN : 163 MI 42 AP Papiers Guizot Bobine Opérateur 1
- II/98-108

Nature du document Lettre autographe

Supportcopie numérisée de microfilm

Etat général du document Bon

Localisation du document Archives Nationales (Paris)

Transcription

N°40 Lundi 18 5 heures et demie

Oui, moi aussi j'ai bien souvent regardé au Ciel. Mais pourquoi dites vous encore aujourd'hui : " C'est affreux, c'est horrible d'être restée sur cette terre " ! Est-ce d'un tort ou d'un malheur que vous voulez parler ? Dearest, cette phrase me pèse sur le cœur. Et pourtant Dieu sait s'il y a dans vos douleurs, dans vos regrets ; quelque chose que je ne connaisse pas, que je ne sente pas comme vous, avec vous, pour moi, pour vous ! Vous m'aviez inspiré par là, avant, bien avant le 15 juin avant ce fatal 15 février, qui m'a frappé du même coup, vous m'aviez inspiré un intérêt bien vif, un intérêt mêlé d'attrait et de respect. Je ne regardais jamais sans attendrissement votre deuil immobile, vos yeux qui se détournaient ou s'abaissaient sans cesse pour cacher ou retenir des larmes. Et depuis ! .... Depuis, il y a eu le 15 Février et le 15 juin. J'ai droit sur vous, Madame. J'ai droit que sans rien oublier de vos regrets, sans rien ôter à ces créatures chères qui vous ont quittée, vous ne disiez plus qu'il est horrible d'être restée sur cette terre. Que dirais-je donc, moi ? N'ai-je pas perdu ce que vous avez perdu ? N'avez-vous pas reçu de moi ce que j'ai reçu de vous ? Ne nous sommes nous pas, tous deux en deuil, tous deux le cœur bien malade, ne nous sommes-nous pas tendu la main avec consolation, avec espérance ? Je doutais moi ; j'hésitais. Je ne doute plus. Vous ne m'avez pas ôté mon mal vous ne m'avez pas rendu ce que Dieu m'a retiré. Mais vous m'avez donné un bien immense. Vous avez fait que dans cette balance si incertaine de biens et de maux qui s'appelle la vie, le bon bassin s'est trouvé de nouveau rempli, rempli d'un trésor. Dites-moi aussi cela de vous, Madame. Je le sais, je le crois, j'en suis sûr. Mais dites, redites le moi.

Mardi 7 h. 1/2

Vous voudriez regarder tout un jour dans le Val Richer. Voici un miroir très fidèle où vous verrez tout le jour d'hier, tous les événements, tous les acteurs Il est sept heures. Je suis encore dans mon lit, dans ma petite chambre, après mon cabinet à l'extrémité nord de la galerie. Je n'entends rien, excepté les vaches du fermier qui mugissent en allant paître. Je me lève. Je passe dans mon Cabinet. J'allume moi-même mon feu. Je vous écris. Nous sommes seuls, parfaitement seuls, point de bruit, point de mouvement, ma porte bien fermée. Un peu après huit heures, je l'ouvre. Mon valet de Chambre m'apporte des Eaux Bonnes. J'en bois un grand verre. Je sors à l'autre bout de la galerie, mes enfants, qui ont épié le moment où l'on entrait chez moi, accourent en sautant, criant ; Henriette crie un peu moins fort. Guillaume a un son de voix charmant qu'il défigure affreusement pour étouffer la voix de ses soeurs. Avec eux, je dis bonjour en passant à Mad. de Meulan dont la chambre est la première de ce côté de la galerie. Je vais chez ma mère. J'y passe un quart d'heure. Mes enfants déjeunent dans deux chambres, à côté ; une grande soupe que Mad. de Meulan partage avec eux. Je rentre dans mon cabinet. Je bois un second verre d'Eaux-Bonnes. Je me promène quelques moments dans la galerie, regardant mes livres, mes gravures, arrangement nouveau, encore incomplet, et qui m'amuse. Je rentre décidément. Je fais ma toilette. J'écris des lettres. J'attends la vôtre. Vous ne savez pas, personne n'a jamais su comment j'attends, à quel degré d'impatience intérieure je puis arriver. Pendant que j'attends, tout le monde s'occupe. Mlle Chabaud, cette amie de ma mère dont je vous ai parlé, donne à mes

filles une leçon d'anglais. Ma mère fait lire Guillaume. Après leur prière, faite ensemble chez leur grand-mère, mes filles apprennent par cœur des vers français, des dialogues anglais, un peu d'histoire et de géographie. Mad. de Meulan travaille dans sa Chambre, fait de la tapisserie, colle des gravures, coupe et prépare du linge à coudre par me filles et par les femmes, le tout pour le Val Richer. Je suis descendu deux fois pour voir si la poste arrivait. Elle arrive enfin. On m'apporte le paquet dans mon Cabinet. J'y prends mes lettres c'est-à-dire ma lettre. J'envoie à chacun les siennes. Je ferme m'a porte. Je lis, je relis. J'achève et je cachette ma lettre. La poste s'en va.

Il est onze heures. Le déjeuner sonne. Nous descendons tous, moi donnant le bras à ma mère, mes enfants avec des cris de joie. Ils sont très bruyants. A table ils parlent, parlent. Je les arrête un peu. Je dis à Henriette : « Sais-tu que Mad. de Lieven a deviné que tu étais très bavarde ? Elle me regarde, sa physionomie s'altère un peu, bien peu, des larmes tombent sur le petit visage gai, serein, qui ne se décompose jamais. Mais le sont bien des larmes. Elle est affligée, offensée que vous la croyiez bavarde. Je l'appelle. Elle vient à moi. Je la console Je lui dis que je vous ai souvent parlé d'elle, que vous avez bonne opinion d'elle. Elle est consolée et retourne en riant à sa place. Le déjeuner finit. Le temps est passable. Nous allons, nous promener, c'est-à-dire errer ensemble dans le jardin, dans le potager, le long des haies, autour de la pièce d'eau. Mes enfants cueillent des noisettes, ramassent les pommes tombées ! Je cours avec eux sur les gazons car nos près normands sont de vrai gazons de jardin. Guillaume tombe, roule, se plaint, grogne, recommence. On se moque de lui. Il est sensible à la douleur et facile aux larmes. On lui en fait honte. Presque une heure se passe ainsi. Pour me promener loin dans les bois, faire une vraie course, j'aime à être seul ou mieux que seul. La promenade en troupe à la file sans recueillement et sans intimité ne me plaît pas. Je l'évite quand je le puis sans être trop maussade. Nous rentrons. Je place, avec Mad. de Meulan, deux gravures de plus dans la galerie, une belle Ste Famille de M. Ingres et une Lecture de Virgile à Auguste. Nous aurons fait nous-mêmes tout cet arrangement. Les ouvriers d'ici manquent de goût et de patience. Et cela remplit le temps qu'on passe ensemble. Je me rétabliss donc mon Cabinet. Je relis plus d'une fois. Je ne compte pas mes plaisirs. Je travaille Je voudrais dire quelque part avec quelque détail ce que je pense de l'état démocratique de la société parmi nous. Je commence à l'écrire. Chacun s'occupe chez soi. Mes filles viennent me voir deux ou trois. fois dans la matinée. Nous causons, un peu d'anglais. un peu d'arithmétique. Un ouvrier me dérange. Il vient poser dans ma chambre un devant de cheminée. Du froid me venait par là. Il ne m'en est plus venu cette nuit. Mad. de Meulan est le grand surveillant, le grand directeur des ouvriers. Ils ont pour elle beaucoup de considération beaucoup plus que pour moi.

Il est six heures un quart. On sonne le dîner. Point d'incident à table. Nous remontons chez ma mère. Grande récréation. On se décide pour le bal. Mes deux filles s'établissent sur des chaises, dans l'embrasure de la fenêtre. Guillaume va leur dire tour à tour : " Mademoiselle voulez-vous me faire l'honneur de danser avec moi la contredanse prochaine ? " La contredanse commence à deux, par un galop. J'interviens. A quatre, on va. Je ne puis venir à bout de leur apprendre à faire la chaîne anglaise. Je me retire du bal. Il finit. On regarde, on arrange de petits plâtres moulés sur des médailles des pierres antiques, et qui doivent prendre place dans des cadres noirs, aux deux bouts de la galerie. Il est neuf heures et demie. Mes enfants vont se coucher. A dix heures, je pars aussi. Je rentre chez moi. Hier, j'étais un peu las. Je me suis couché. J'ai lu une demi-heure dans mon lit, un récit de l'expédition Anglaise de l'Inde en Egypte, en 1800, par un homme de mes amis,

M. de Noé, qui servait alors dans le 10e régiment de ligne anglais envoyé contre Tippoo Saïb. Son récit m'endort. J'ai bien dormi.

A quatre heures, j'ai été éveillé. J'ai rêvé éveillé, une demi-heure, si doucement ! Et je vous écris. Est-ce assez complet, assez exact ? Je vous garantis que vous avez tout sauf la présence réelle. Adieu. Un adieu provisoire. Je vais faire ma toilette, en attendant la poste. Il est déjà 9 heures et demie.

10 heures 1/2

Comment avez-vous si chaud ? Ici il pleut toujours. Mais n'importe. Appuyez-vous, sur moi. Je vous soutiendrai longtemps, aussi longtemps que vous voudrez, que vous permettrez adieu. Le véritable adieu. Ils le sont tous. G.

## Citer cette page

Guizot, François (1787-1874), 40. Val-Richer, Lundi 18 septembre 1837, François Guizot à Dorothée de Lieven, 1837-09-18

Marie Dupond & Association François Guizot, projet EMAN (Thalim, CNRS-ENS-Sorbonne nouvelle)

Consulté le 18/01/2026 sur la plate-forme EMAN :

<https://eman-archives.org/Guizot-Lieven/items/show/952>

Copier

## Informations éditoriales

Numérotation de l'auteur 155-156

Date précise de la lettre Lundi 18 septembre 1837

Heure 5 heures et demie

Destinataire Benckendorf, Dorothée de (1785?-1857)

Lieu de destination Paris (France)

Droits Marie Dupond & Association François Guizot, projet EMAN (Thalim, CNRS-ENS-Sorbonne nouvelle). Licence Creative Commons Attribution - Partage à l'Identique 3.0.

Lieu de rédaction Val-Richer (France)

Notice créée par [Marie Dupond](#) Notice créée le 17/03/2019 Dernière modification le 18/01/2024

bon d'anglais  
peine fait  
apprendre  
anglais, un  
de meubles  
capitaine celle  
évidemment par  
le Nat. Arch.  
la poste arrivé  
et dans mon  
ma lettre  
ma poste. Je  
lettres. La  
f. déjoué  
me le bras  
de jas. Il  
parlent de  
Sais tu  
tu étais très  
économie  
voulant que  
décompose  
je ne  
pas. Je l'appelle  
qui je voulais  
bonne opinion  
rôle à la

9/013

Oui, moi aussi j'ai bien souvent  
regardé au fil. Mais pourquoi dire vous, encore  
aujourd'hui. C'est affreux c'est horrible d'être  
assis sur cette terre ? Et ce d'un tort ou d'un  
malheur que vous vouliez pas ? Dearest, cette  
phrase me pèse sur le cœur. Et pourtant Dieu  
sait s'il y a dans vos douleurs, dans vos regrets,  
quelque chose que je ne connaisse pas, que je ne  
sache pas comme vous, avec vous, pour moi,  
pour vous ! Vous m'avez inspiré par là, avant,  
bien avant le 15 Juin, avant le fatal 15 Février  
qui m'a frappé du même coup, vous m'avez  
inspiré un intérêt bien si j'en intérêt mêlé  
d'affection et de respect. Je ne regardais jamais  
sans attendrissement votre doigt immobile, vos  
yeux qui se détournent ou s'abaissent sans  
cesser pour cacher ou retenir les larmes. Et  
repens ! .... Depuis, il y a eu le 15 Février et  
le 15 Juin. J'ai écrit sur vous, Madame. J'ai  
écrit que, sans rien oublier de vos regrets, sans  
rien ôter à ce créature chérie qui vous ont  
quitté, vous ne dites plus qu'il est horrible

Dites vrai sur cette terre. Que dites-vous donc,  
moi ? Mais je pas perdu ce que vous avez perdu ?  
N'avez-vous pas reçu de moi ce que j'ai reçu  
de vous ? Ne nous sommes-nous pas, tous  
deux en effet, tous deux le cœur bien malade,  
ne nous sommes-nous pas tendu la main avec  
consolation, avec espérance ? Je Douttois, mais  
j'hésitois. Je ne Doute plus. Vous ne m'avez  
pas été mon mal ; vous ne m'avez pas rendu  
ce que Dieu m'a retiré. Mais vous m'avez  
donné un bien immense. Vous avez fait que,  
dans cette batâme si maintaine de biens et de  
maux qui s'appelle la vie, le bon bassin soit  
toujours de nouveau rempli, rempli d'un frêle.  
Dites-moi aussi cela de vous, Madame. Je  
le sais, je le crois, j'en suis sûr. Mais dites,  
redites-le moi.

Mardi 16. //

Vous voudriez regarder tous un peu dans le Val  
Richer. Voici un miroir biseauté où vous verrez  
tous le jour d'hier, tous le matin, tous les autres.

Il est sept heures. Je suis encore dans mon lit,  
dans ma petite chambre, après mon cabinet à  
l'extreme. Non, ce la galerie, le vaste hall, occupé

le vaste de la  
ma lise. Je l'ap-  
mon feu. Je va-  
telle, point de  
bon prima. Un  
vaste de chambre  
au grand verre  
des enfans, qui  
chez moi, acco-  
un peu moins  
charmant qu'il  
voix de ses de  
à tout de la  
de ce côté de  
parce un quasi  
les chambre, a  
beaucoup partagé  
cabines. Je la  
me première q  
me faire, me  
inconçues, et  
fais ma toilette.  
Pour ne dormir p  
j'attends, à quel  
jour arriver.  
J'occupe. Ma

je done, la vache de fermier qui mugissent en allant paître. Je  
avez perdu? me lire. Je passe dans mon cabinet. J'attends moi-même  
que peu de vous dire. Bonne souvenance, parfaitement  
bon, point de huit point de mouvement, ma porte  
bien fermée un peu après huit heure je l'ouvre. Mon  
vieux de chambre m'apporte de l'eau. Bonnes. Un bon  
grand verre. Je cours à l'autre bout de la galerie,  
mes enfants, qui ont épis le moment où l'on entreut  
chez moi, accourent en tantant, criants, housselle mes  
mains avec force. Guillaumine a un ton de voix  
charmant qu'il désigne affectueusement pour étouffer la  
voix de ses frères. Avec eux, je dis toujours en passant  
à madame Reculé dans la chambre ou la première  
de ce côté de la galerie. Je vais chez ma mère. Je  
passe un quart d'heure. Mes enfants déjeunent dans  
leur chambre, à côté, une grande. Soupe que madame  
Reculé partage avec eux. Je rentre dans mon  
cabinet. Je bois un second verre d'eau. bonnes. Je  
me promène quelques moments dans la galerie, regardant  
mes livres, mes gravures, arrangement nouveau, encore  
incomplets, et qui n'épatera. Je rentre décidément. Je  
fais ma toilette. Puis des lettres. J'attends la vôtre.  
Pour ne pas faire pas personne n'a jamais su comment  
j'attends, à quel degré d'impatience intérieure je  
peux arriver. Pendant que j'attends, tout le monde  
s'occupe. Mme Chabaud, cette amie de ma mère dont

9/10/18

je vous ai parlé donne à mes filles une leçon d'anglais  
ma mère fait lire Guillaume. Après leur prière faite  
ensemble chez leur grand'mère, mes filles apprennent  
par cœur des vers français, des dialogues anglais, un  
peu d'histoire et de géographie. Mais ce matin  
travaille dans sa chambre, fait de la tapiserrie, celle  
des gravures, coupe et prépare du tissu à coudre pour  
mes filles et pour les femmes, le tout pour le Val-d'Oise.  
Je lui demande deux fois pour voir si la poste arrivait  
de cette ville. On me rapporte le paquet dans mon  
bureau. Il y prend une lettre, c'est à dire ma lettre.  
J'envoie à chacun le billet. Je ferme ma porte. Je  
lui, je relis. Puisque tu ne cochilles ma lettre. La  
poste n'en va. Il est onze heures. Le régisseur  
sonne. Pour demander l'heure, moi donnant le bras  
à ma mère, me réjouis avec de ces délices. Il  
sont très bavards. à table, ils parlent, parlent de  
les arrêter un peu. Je dis à Henriette : « Tu n'es  
pas mal de licencier à deviner que ta chose très  
bavarde ? » Elle me regarde. Sa physionomie  
s'allège un peu, bien peu, des larmes coulent sur  
le petit visage gai, sourire qui ne se décompose  
jamais. Mais le sont bien des larmes. Il est  
affligé, offensé que vous la trouviez bavarde. Il l'appelle  
elle vient à moi. Je la console. Je lui dis que je vous  
ai souvent parlé d'elle, que vous avez bonne opinion  
d'elle. Elle est touchée et rousse en riant à ça.

Requête au C.  
aujourd'hui : ..  
resté sur cette  
matière que  
phrase me pris  
Sait-il si y a  
quelque chose  
tenu par son  
pour vous ?  
bien avant le  
qui m'a frappé  
inspiré un m  
d'autrait et a  
tous attendris  
gens qui se  
telle pour ce  
dépouillé ? .... D  
le 15 Juin.  
D'autre que, Je  
veux être à ..  
quitter, vous

156

place de l'église finit. Le tout est pavé. Nous  
allons nous promener tout à dire ensembles dans  
le jardin, dans le potager, le long des haies, autour de  
la pâtre. Nous deux, mes enfants, nous étions, ramassant  
les pommes tombées. Je cours avec eux sur les grèves,  
sur nos prêts harmoniques sous le vrai gazon du jardin.  
Guillaume tombe, roule, se plaint, grogne, et commence  
de me faire de la peine. Il est sensible à la douleur et  
faisait des larmes. On lui en fait honte. Parque une  
heure il passe ainsi. Pour me promener loin, pour les  
bien faire une vraie course, j'aimerai être seul ou  
moins que seul. La promenade au temps, à la file  
dans le matin ou dans l'après-midi ne me plaît pas.  
Je l'aime quand je le puis dans être trop monotone.  
Pour sortir. Je place, avec Mad<sup>e</sup> de Meulan, deux  
gravures de plus dans la galerie, une belle Estampe  
de M<sup>r</sup> Ingres et une Lecture de Virgile à Auguste. Mon  
enfant fait son mieux tout cet arrangement. Les  
enfants n'en mangent de point et de patience. Et  
cela empêche le temps qu'un passe insipide. Je  
me rétablis dans mon cabinet. Je n'écris plus. J'ouvre  
les yeux. Je ne compte pas mes plaisirs. Je travaille  
je voudrais bien quelque part, avec quelque détail, ce  
que je pense de l'état démocratique de la société  
humaine. Je commence à écrire. Chacun s'occupera  
chez soi. Mes filles viennent me voir deux ou trois  
fois dans la matinée. Nous causons, un peu d'anglais,  
un peu d'arithmétique. Un ouvrier me renvoie. Il  
vient pour dans ma chambre un devant de cheminée.

Le froid me dévoil par là. Il ne m'en est plus venu cette nuit. Peut' le Mouton est le grand surveillant, le grand directeur des exercices. Il a une paix elle beaucoup de considération, beaucoup plus que jeous moi. Il en six heures, un quart. On donne le dîner. Point d'incident à table. Bonne romancière chez ma mère. Grande révolution. On se décide pour le bal. Mes deux filles s'établissent sur des chaises, dans l'embrasure de la fenêtre. Guillaume va leur dire tout à faire à Mademoiselle, voilà vous me faire l'honneur de danser avec moi la contredanse prochaine? La contredanse commence à deux, par un galop d'intervalle. À quatre, on va. Je ne puis venir à bout de leur apprendre à faire la chaîne anglaise. Je me retire du bal. Il fait. On regarde son arrangement des petits plâtres, moulés sur des médailles, de pierres antiques, et qui doivent prendre place dans des cadres noirs, aux deux bouts de la galerie. Il est neuf heures et demie. Mes enfans vont se toucher. À six heures, je pars aussi. J'entre chez moi, bien j'étoufe un peu las. Je me suis couché. J'ai lu une demi-heure, dans mon lit, un récit de l'expédition Anglais de l'Inde en Egypte, en 1800, par un homme de ma race, M<sup>r</sup> de Rose qui servit alors dans le 10<sup>e</sup> régiment de ligne Anglais, envoyé contre l'oppoc. Saïb. On voit moulâons. Nei bien dormi.

A quatre heures  
deux heures, si  
En ce matin  
que vous avez  
assez provision  
la poste. Il est  
commun avec  
n'importe appren-  
tissage aussi  
permettre les